

Le prince de Ligne, président du Sénat belge, découvrait sa tête blanche devant toutes les filles de basse-cour du château de Bel-Ceil, et un marquis de Lévis, octogénaire et souffrant, ne manquait pas de s'appuyer contre les murs, incliné, quand il rencontrait, dans les corridors, la jeune demoiselle de compagnie de sa femme. L'orgueilleux Louis XIV enlevait son chapeau empanaché devant une blanchisseuse.

Ces personnages peuvent servir de modèle en fait de politesse; on ne s'étonnera donc pas qu'un homme âgé ou considérable, venant à rencontrer un homme jeune ou dans une position sociale inférieure, salue le premier, ce jeune homme, cet homme peu important, si celui-ci a une femme à son bras, cette femme fût-elle jeune, pourvu qu'elle ait une tenue décente et un maintien convenable.

Lorsqu'un homme croise dans la campagne une ou plusieurs femmes inconnues *non accompagnées*, il doit les saluer, mais sans fixer les yeux sur elles. Ce salut signifie : Dans cette solitude, ne craignez

rien de moi, je vous protégerais, je vous défendrais au contraire.

Par contre, en pleine rue, à la promenade, dans un lieu public, l'homme attendra que la femme qu'il connaît lui sourie *des yeux* pour se permettre de la saluer. En effet, elle peut avoir des raisons pour qu'il conserve, à son égard, les façons d'un inconnu.

Quelques hommes s'imaginent qu'on ne doit pas saluer une femme qu'on rencontre dans la rue le matin. Ils font mine de ne pas l'apercevoir.

Ils donnent pour raison que, la dame étant vêtue en *trottin* et se trouvant dehors "à une heure invraisemblable" (tandis qu'une fausse élégance la représente à peine éveillée, dans des flots de batiste, de rubans et de dentelle), elle serait fâchée d'être reconnue. Mon avis est que c'est là une *chinoiserie*, du pschutt et qu'une femme habillée simplement, à une heure matinale, étant absolument correcte, il ne saurait pas lui être pénible d'être vue, même par le roi de la fashion.

LITTÉRATURE

MES lectrices entendent souvent mentionner le nom des psychologues modernes, discuter leurs livres qu'il n'est pas permis à toutes de lire et par conséquent de juger par elles-mêmes.

Voici une définition d'un célèbre médecin et homme de lettres français, qui donnera une idée de la littérature à la mode : la psychologie.

On attribue généralement l'innovation de cette méthode à l'auteur de *Mme Bovary*, Gustave Flaubert qui écrivit ce roman, modèle du genre, en 1857, mais c'est virtuellement Chateaubriand, écrivain de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, qui est le chef de l'école des écrivains d'analyse, si florissante aujourd'hui.

Cette définition du Dr Maurice de Fleury éclairera les jeunes filles, auxquelles de sages parents interdisent la lecture de certains ouvrages contemporains, sur le motif de leur sévérité :

" Pareils à ces médecins—Dieu merci de plus en plus rares—qui ne s'intéressent à rien qu'à la description du mal, à la trouvaille des symptômes,

et se soucient fort peu de guérison, les moralistes d'aujourd'hui se préoccupent seulement de montrer combien est profonde leur science du cœur humain; et leurs livres, qui nous révèlent jusqu'à quel point nous sommes des malades, nous laissent là, en oubliant tout à fait de nous dire s'il existe un moyen qui puisse nous guérir.

Dans le métier de médecin, c'est un devoir professionnel de ne jamais révéler au malade la gravité de son état, à moins que ce ne soit impérieusement utile pour le contraindre à se laisser guérir. Mais que penser du docteur qui dirait " Monsieur, vous avez un cancer; le cancer ne pardonne pas; aucune intervention humaine ne pourra vous tirer de là; veuillez seulement remarquer combien ma sensibilité est grande, car " je suis fort apitoyé par l'affreux sort où je vous vois... mes visites coûtent deux louis."

A cela près que les romans modernes ne coûtent que deux francs soixante-quinze, les consultations qu'ils donnent sont à coup sûr, aussi peu profitables, et d'une égale cruauté.

De cette insuffisance de la morale littéraire, M.